

l'Éden se nourrissent de l'herbe des champs et du pain arrosé de leurs sueurs¹; ils ont pour vêtement des tuniques de peau². Cain se livre à l'agriculture, Abel à la domestication et à l'élevage du menu bétail, des brebis et des chèvres. Cain inaugure l'art de bâtir, et, comme ont pu le faire les peuples de l'Amérique du Nord, édifie même une cité sans employer le fer³. On dut se contenter alors d'outils en pierre, en bois et en os. Ce n'est que six générations, c'est-à-dire plusieurs siècles après Adam, qu'on forge le bronze et le fer⁴. L'un des fils de Lamech, Tubalcaïn, sut travailler avec le marteau et faire toutes sortes d'ouvrages d'airain et de fer⁵; un autre, Jabel, institua la vie pastorale et nomade, qui consistait à élever le gros bétail, les bêtes à cornes, les chameaux, et à vivre sous la tente⁶; un troisième, Jubal, fut l'inventeur de la harpe et de l'orgue⁷; sa fille, Noéma, fut la première, d'après une tradition citée par Josèphe, à filer la laine du troupeau et à en tisser des étoffes. Quant à Lamech lui-même⁸, il figure dans la Genèse comme le premier poète des temps antédiluviens.

Ces détails que nous donne Moïse, loin d'être contredits, sont plutôt confirmés par les découvertes sérieuses de l'archéologie. Dans le récit mosaïque, les métaux n'apparaissent qu'au temps des fils de Lamech : l'airain est mentionné avant le fer. On voit là insinuée la division archéologique des âges de la pierre, du cuivre, du bronze et du fer.

26. On oppose à ce récit l'état misérable des hommes quaternaires ou de l'âge paléolithique, qui ne connaissaient ni métaux ni étoffes, qui ne cultivaient pas les céréales, qui ne possédaient pas d'animaux domestiques. Mais il faut remarquer que l'homme biblique habitait l'Asie, et que l'homme quaternaire a été étudié surtout dans les régions occidentales de l'Europe. Or, d'après le témoignage des savants les plus compétents, les métaux étaient connus en Asie dès la plus haute antiquité; c'est de là que nous en sont venus l'usage et en partie les noms. L'Asie est le pays où les céréales croissent spontanément, le pays d'où sont originaires la plupart des animaux domestiques. On conçoit que les tribus qui émigrèrent d'Asie menèrent longtemps une vie misérable dans les conditions où elles étaient jetées, et que les hommes de la race de Canstadt, de Cro-Magnon, furent, relativement aux Asiatiques, ce que sont les sauvages actuels relativement à nous.

¹ Genèse, III, 17-19. — ² Genèse, III, 21. — ³ Genèse, IV, 17. — ⁴ Genèse, IV, 22. — ⁵ Genèse, IV, 22. — ⁶ Genèse, IV, 20. — ⁷ Genèse, IV, 21. — ⁸ Genèse, IV, 23.

Ces sauvages, que les incrédules nous donnent comme les représentants de l'humanité primitive, ne sont-ils pas, au contraire, des descendants dégénérés de races civilisées? « Il n'y a pas d'état de barbarie, dit Schelling, qui ne soit sorti d'une civilisation détruite, et il appartient aux futures recherches sur l'histoire du globe de faire voir par quelle révolution les populations sauvages ont été arrachées de leurs rapports avec le reste du monde. » L'histoire nous fournit des exemples nombreux de dégénérescence. On cite en particulier les Indiens de l'Amérique centrale, les Égyptiens modernes, les héritiers des grandes monarchies orientales de l'antiquité. C'est surtout aux extrémités des continents, ou dans des culs-de-sac, qu'habitent la plupart des races inférieures, comme les Esquimaux dans les régions boréales, ou les Fuégiens au cap Horn : preuve qu'elles n'en sont pas aborigènes, qu'elles y ont été poussées par la force brutale, qu'elles sont les victimes des guerres et des invasions. Les Hottentots passent pour des Égyptiens dégénérés, et les Boschimans, la race la plus dégradée de l'Afrique, pour des descendants de Hottentots. Il n'est pas inutile de faire observer que les sauvages mêmes qu'on regarde comme les plus dégradés, ne correspondent pas au portrait que les transformistes nous font de l'homme primitif. Ainsi les Fuégiens, que Darwin met presque au-dessous des animaux les plus intelligents, possèdent une langue très pure, très complète dans sa grammaire et dans son vocabulaire, qui ne contient pas moins d'une trentaine de mille mots, et qui est certainement le débris d'une antique civilisation. Les Mincopies, ces petits nègres, chasseurs ou pêcheurs, vivant dans des huttes de pieux et de branchages, et qu'on a représentés comme formant la chaîne intermédiaire entre l'homme et le singe, ont sur la divinité des conceptions supérieures à celles des Grecs et des Romains. Enfin il n'est pas rare de trouver au milieu des nations les plus civilisées des hommes qui sont de véritables sauvages par leurs mœurs. Un historien anglais, Lecky, raconte qu'au dix-huitième siècle il y avait en Écosse des tribus barbares, cruelles, d'une ignorance grossière, en proie aux plus sombres superstitions, d'une malpropreté dégoûtante, ayant des usages et des coutumes démoralisatrices inconnues même aux Peaux-Rouges d'Amérique, au moment même où l'aristocratie de ce pays jetait un si vif éclat dans la philosophie, la science et la politique. A la fin du même siècle, en France, pendant la période révolutionnaire, on vit surgir tout à coup et de tous les côtés des bandes de pillards et d'assassins, pires que les anciens cannibales des îles océaniques.

Dira-t-on que ces monstres sont le type de l'homme primitif, de l'homme tel qu'il est sorti des mains du Créateur? La vérité est que l'état sauvage est un état de dégradation, et que la civilisation, en ce qui fait son principal élément, la perfection religieuse et morale, a été le premier état de l'humanité. Un rationaliste contemporain, M. Barthélemy Saint-Hilaire, le reconnaît expressément : « Pour ma part, dit-il, je crois que l'homme, à l'origine des choses, a été créé adulte et aussi parfait qu'il peut l'être. »

Existence historique des patriarches.

27. D'après les rationalistes, tous les personnages de la Genèse ne sont que des mythes; et, comme à l'heure présente un grand nombre d'érudits ne voient dans les dieux et dans les déesses de la mythologie que des symboles de phénomènes météorologiques, les rationalistes, appliquant les mêmes procédés à la sainte Écriture, transforment en héros solaires, en nuages, en tempêtes, etc., les patriarches de l'histoire sainte. Adam, le premier homme, est un Jupiter descendant sur la terre dans un éclair; ou bien un Vulcain, un Bacchus, un Hercule fugitif, chassé du paradis; ou bien il représente Apollon, c'est-à-dire le soleil. Caïn et Abel, c'est la lutte du jour contre la nuit: Caïn, en effet, est agriculteur, Abel berger; or l'agriculteur a toujours une signification solaire, tandis que la vie pastorale se rattache au ciel nocturne ou nuageux. Lamech représente le soleil, et ses deux derniers fils, les alternatives du jour et de la nuit. Tubalcaïn est évidemment Vulcain. On n'a pas plus de peine à faire de Noé ou d'Abraham un mythe solaire, de Sara ou d'Agar un mythe lunaire.

28. Ces rêveries et autres du même genre ne peuvent qu'exercer la pitié. On comprend que des savants s'ingénient à donner une explication naturelle des fables du paganisme, et il n'y a rien à redire s'ils croient voir dans les dieux et les déesses de l'Olympe, les uns, des personnifications de l'orage, des vents et des nuées, les autres, la divinisation du soleil, de l'aurore, du jour et de la nuit; mais une interprétation semblable de la Genèse est parfaitement ridicule. Il ne s'agit pas ici de la *Théogonie* d'Hésiode ou des *Métamorphoses* d'Ovide. Les patriarches bibliques ne nous sont pas représentés comme des dieux ou des demi-dieux, mais comme des hommes, comme de pures créatures, qui ont tous les caractères de l'humanité. Si l'on prétend qu'ils n'ont pas existé, il faut en donner la preuve. Il y a eu certainement un premier

homme, et ce n'était pas le soleil; il a eu des descendants, et ce n'étaient pas le jour et la nuit. L'histoire profane n'a rien à opposer à ce que Moïse nous dit des patriarches antédiluviens, attendu qu'elle n'existait pas encore. Elle confirme, comme nous le verrons, le récit du déluge. L'épigraphie, soit égyptienne, soit assyrienne, est venue aussi confirmer de la manière la plus inattendue les principaux épisodes de la vie d'Abraham. Les rationalistes n'ont donc pas d'autre raison de refuser à la Genèse son caractère historique que leur aveugle obstination à nier la Providence et l'existence d'un ordre surnaturel.

La longévité des premiers hommes.

29. Cette longévité, que rejettent les incrédules, est mentionnée dans toutes les traditions anciennes. Manéthon chez les Égyptiens, Bérose chez les Chaldéens, Mochus chez les Phéniciens, Hécatée et d'autres chez les Grecs, parlent de la longue durée de vie des premiers hommes. On trouve la trace de souvenirs analogues dans les Indes, en Chine, en Perse, en Amérique.

30. Pour rendre plus acceptables les chiffres de la Genèse, on a supposé qu'ils désignaient, non la durée de la vie de chaque patriarche, mais une période, un cycle, marquant la race en qui se sont survécus les patriarches. Mais il n'y a aucune raison de ne pas admettre purement et simplement le récit de Moïse. On ne peut démontrer physiologiquement que cette longévité soit impossible. « Il ne serait nullement contraire à la raison ni aux lois de l'organisme, dit un savant qui a étudié spécialement la question¹, que l'homme, à l'abri des maladies qui en troublent l'harmonie, ou des violences extérieures qui en brisent le mécanisme, vécût plusieurs siècles. La longue vie des patriarches était un fait plus rationnel, plus en rapport avec les lois de la physiologie, que la courte existence des hommes qui peuplent aujourd'hui la terre. »

Le déluge.

31. *Objections.* — Le déluge contredit les lois de la physique et les données du sens commun. D'où venait cette masse d'eau qui aurait submergé les plus hautes montagnes, même le Gaurisankar, ce pic de l'Himalaya, qui atteint l'altitude de 8840 mètres?

¹ Dr P. FOISSAC, *la Longévité humaine*. Cité par l'abbé Vigouroux, *les Livres saints*, 3^e édition, t. IV, p. 229.

Toute celle que pourraient fournir ensemble les nuages du ciel et les entrailles de la terre n'aurait pu suffire à une telle inondation.

De plus, pour transformer en pluie l'excès de vapeur répandue dans l'atmosphère, il aurait fallu un abaissement général et très considérable de la température. Or la moyenne de la température est toujours la même sur la terre, et il se produit seulement des variations locales qui ont ailleurs leur équivalent. Puis, comment les hommes et les bêtes auraient-ils pu supporter la pression atmosphérique que devait produire cet amas énorme de vapeurs amoncelées pour cette submersion universelle? Ils auraient péri longtemps même avant que la première goutte de pluie fût tombée.

L'immense majorité des poissons ne peut vivre que dans l'eau salée ou dans l'eau douce. Par conséquent, s'ils n'entrèrent point dans l'arche, ils durent périr dans l'eau du déluge, qui était un mélange de l'une et de l'autre.

Il n'existe sur la terre aucun fait indiquant un déluge universel. Partout, dans les vallées, on trouve des phénomènes dénotant l'action des glaciers ou celle des hautes eaux, mais aucune trace d'inondation qui ait dépassé les séparations des vallées, et bien moins encore qui ait atteint les sommets des hautes montagnes.

Si ce déluge universel avait eu lieu, il aurait nécessairement balayé les cônes de scories et de cendres des volcans éteints de l'Auvergne et du Rhin.

On peut se demander encore : ce qu'est devenue cette masse d'eau qui submergea la terre pendant le déluge; comment Noé put connaître et rassembler tant d'animaux de toutes les parties du monde; comment une arche de trois cents coudées de long, cinquante de large et trente de haut, put contenir tant d'êtres, avec les approvisionnements qu'il aurait fallu pour les nourrir pendant plus d'une année.

Il est de toute évidence que le récit du déluge est non seulement invraisemblable, mais absurde, et qu'on doit le reléguer parmi les mythes.

Réponse. — Cela revient à dire : Le miracle ne peut s'expliquer naturellement, donc il n'a pu se produire. La logique demanderait qu'on démontrât, ou l'impossibilité absolue du déluge, ou la fausseté du récit mosaïque. On ne fait ni l'un ni l'autre. On se borne à opposer à cette catastrophe les lois de la nature, comme si Dieu ne pouvait pas agir en dehors de ces lois.

Que le déluge n'implique aucune contradiction, la chose est

évidente. Que Moïse soit un historien au-dessus de tout soupçon d'erreur et de mensonge, nous l'avons établi. Serait-il le seul narrateur de ce grand événement, qu'il n'y aurait pas de motif d'en contester la réalité. Mais il n'est pas de fait, dans les temps modernes, qui ait en sa faveur un aussi grand nombre de témoignages. Le poème d'Izdubar, composé, suivant G. Smith, au moins 1700 ans avant Jésus-Christ, bien antérieurement à la Genèse, contient, parmi ses épisodes, un récit du déluge identique pour le fond à celui de Moïse¹. « La tradition du déluge, dit un savant orientaliste², est la tradition universelle par excellence, parmi toutes celles qui ont trait à l'histoire et l'humanité primitive...; on la retrouve chez toutes les grandes races de l'humanité, sauf chez la race noire... » Bailly, Fréret, Boulanger, au dix-huitième siècle; Alf. Maury, Renan, etc., au dix-neuvième, conviennent de ce fait. Indiens, Iraniens, Araméens, Grecs, Chinois, Phrygiens, Celtes, Scandinaves, Voguls, Américains du Nord et du Sud, Océaniens de la Polynésie, sont unanimes dans cette croyance. Comment expliquer la conformité de tant de témoignages, si le déluge n'est qu'un mythe! « Un souvenir, partout aussi précis et aussi concordant, ne saurait être celui d'un mythe inventé à plaisir, dit avec raison Fr. Lenormant. Aucun mythe religieux ou cosmogonique ne présente ce caractère d'universalité. C'est nécessairement le souvenir d'un événement réel et terrible... Ce cataclysme se produisit près du berceau de l'humanité, avant que les familles souches, d'où devaient descendre les principales races, ne se fussent encore séparées... »

Le fait du déluge étant certain et reconnu par la tradition universelle comme un miracle de la justice de Dieu, toutes les objections des incrédules demeurent sans portée.

¹ Au dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, d'illustres savants, Fontenelle, Pallas, Boulanger, Deluc, Dolomieu, Cuvier, de Humboldt, de Serres, Wagner, Buckland, etc., crurent trouver dans la géologie des traces du déluge biblique. Ils attribuaient au cataclysme décrit par la Genèse les dépôts qu'on a coutume de désigner sous le nom de *diluvium*. Les apologistes prirent parti de leurs témoignages pour établir la véracité de Moïse; mais il est reconnu aujourd'hui que la formation des terrains diluviens, à l'époque quaternaire, est bien antérieure au déluge mosaïque. Dans l'état actuel de la science, on ne peut ni prouver ni infirmer l'existence de ce déluge; il est possible qu'un jour on arrive à déterminer les traces qu'il a laissées à la surface du sol, en les distinguant, avec netteté et certitude, des phénomènes qui sont dus à l'action des fleuves quaternaires.

² Voir la comparaison des deux récits dans *la Bible et les Découvertes modernes*, 1^{re} partie, 1^{re} section, liv. I, ch. v. — ² FR. LENORMANT, *Manuel d'histoire ancienne des peuples d'Orient*, t. I, liv. I.

32. Ces objections supposent, du reste, l'universalité absolue du déluge. Mais on peut admettre que cette universalité n'a été que relative, que l'inondation n'a couvert qu'une partie du globe, c'est-à-dire la partie de l'Asie qu'habitaient alors les hommes. Quand Moïse dit que les eaux envahirent la terre, et que toutes les plus hautes montagnes qui sont sous le ciel furent couvertes, il adopte, pour être compris, le langage courant de son époque. On sait que les hyperboles caractérisent le langage oriental, et qu'on ne doit pas prendre dans le sens absolu certains mots des écrivains sacrés, le mot *tout* particulièrement. « C'est l'habitude de l'Écriture, dit saint Augustin, de parler de la partie comme s'il s'agissait du tout. » Ainsi, entre autres nombreux exemples, il est dit dans la Genèse que « la famine régna dans l'univers entier... », que toutes les provinces venaient en Égypte pour acheter des vivres¹, bien que ces passages ne s'appliquent qu'aux pays voisins de l'Égypte et connus des Hébreux.

Le déluge étant ainsi réduit à une submersion partielle, « le savant n'a rien à y opposer; il lui est impossible d'établir qu'un déluge partiel, dont l'existence est d'ailleurs affirmée par les traditions de tous les peuples, ne peut pas avoir eu lieu, ou n'a pas eu lieu réellement². »

La tour de Babel.

33. L'histoire de la tour de Babel, traitée de légende par les rationalistes, est un fait de tradition assyrienne, rapporté par Abydène^a et Alexandre Polyhistor^b, abrégiateur de Bérose^c. Tous deux racontent que les hommes, qui ne parlaient d'abord qu'une seule langue, élevèrent dans leur orgueil une tour d'une prodigieuse hauteur, pour monter jusqu'au ciel, mais que Dieu fit souffler un vent qui renversa la tour, et que dès lors ils commencèrent à parler des langues différentes : c'est pour cela que la ville s'appelle Babylone³.

^a On croit qu'Abydène était un prêtre égyptien attaché au temple d'Osiris et qu'il vivait sous les Ptolémées. Il avait composé, à l'aide de l'*Histoire babylonienne*, de Bérose, une histoire des Chaldéens et des Assyriens, dont quelques fragments sont cités par Eusèbe dans la *Préparation évangélique*, par saint Cyrille d'Alexandrie dans son ouvrage contre Julien, et par Georges le Syncelle dans sa *Chronographie*. — ^b Alexandre Polyhistor, écrivain grec mort vers l'an 76 avant Jésus-Christ, auteur d'une *Histoire des peuples de l'Orient*, dont il ne reste que des fragments. — ^c Bérose, historien chaldéen de la fin du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Il avait composé en grec, d'après les monuments authentiques, une histoire complète de son pays, dont il ne reste que des fragments, cités par Plutarque, Athénée, Eusèbe et Suidas.

¹ Gen., xli, 54-57. — ² PFAFF. — ³ Cf. la Bible et les Découvertes modernes, t. I, liv. II, ch. VII.

Le nom de Babel, que Moïse donne à cette construction, n'est pas un nom hébreu, mais un nom assyrien, qui signifie *confusion*.

La tour de Babel s'élevait à l'endroit appelé aujourd'hui *Birs-Nimrud*, « la tour de Nemrod, » l'antique Borsippa, à douze kilomètres au sud-ouest de Hillah, l'ancienne ville proprement dite de Babylone. On rencontre là une énorme masse de ruines informes, composées de briques en partie vitrifiées par le feu, et qui, en s'écroulant, ont produit de véritables collines. Le Birs, dans son état actuel, a encore quarante-six mètres de hauteur; son pourtour, au niveau du sol, sans tenir compte des inégalités, est de sept cent dix mètres.

La catastrophe de Sodome et l'origine de la mer Morte.

34. *Objection.* — Toute la géographie qui, dans la Genèse, sert de base au récit de la ruine de Sodome et des autres villes de la Pentapole, est inadmissible; on y suppose faussement que la formation de la mer Morte date de cette époque, et que le Jourdain poursuivait précédemment son cours jusqu'à la mer Rouge par la vallée de l'Araba.

Réponse. — La Genèse n'insinue rien de pareil¹. Parce qu'il est dit que Chodorlahomor battit le roi de Sodome dans la vallée de Siddim, « qui est la mer de sel² » ou mer Morte, il ne s'ensuit point que cette vallée formait tout le lit actuel du lac Asphaltite³.

^a C'est au milieu de ce lac que certains savants ont voulu placer Sodome et Gomorrhe, et prétendre conséquemment que la mer Morte n'avait d'autre origine que la catastrophe de la Pentapole. Mais, dit Voltaire, « l'Écriture ne dit point du tout que ce terrain fut changé en lac. » Et les découvertes modernes assignent une autre place à ces villes : « L'annonce de la découverte des ruines de Sodome a été le signal d'un tolle frénétique, lancé par certains savants dont cette découverte dérangeait les théories toutes faites depuis nombre d'années. A leur avis, Sodome devait être au fond du lac Asphaltite. Elle n'avait pas le droit d'être ailleurs. Il est bien vrai que le prophète Sophonie, que l'historien Josèphe et le géographe Strabon, leur donnaient un démenti formel; mais qu'importent ces témoignages gênants?... On aura beau dire et beau faire, Sodome était bien là où les Arabes sont unanimes pour la placer, là où des ruines énormes existent encore, méconnaissables seulement pour ceux-là qui veulent les méconnaître. Sur le flanc nord de la montagne de sel, plusieurs mamelons considérables sont couverts des débris d'une ville très grande que les Arabes nomment *Sdoum*... Si l'on ne veut pas que ce soit là Sodome, je demande simplement quelle ville ce peut être, et quel peuple aurait pu avoir, depuis la catastrophe de la Pentapole, l'idée incroyable d'établir, loin de toute eau potable, une ville sur du sel, dans lequel il devenait dès lors impossible de creuser des citernes? Jusqu'à ce qu'on ait répondu à cette double question, je me permettrai d'affirmer que les ruines de Sdoum sont bien celles de la Sodome biblique. » (*Les villes mau-*

¹ Genèse, XVIII et XIX. — ² Genèse, XIV, 3, 8.

Le lac existait déjà auparavant, mais il s'agrandit alors d'une partie de la vallée. Il n'y a rien là d'impossible; car, si depuis cinquante ans le golfe formé aux dépens de la vallée de Siddim s'affaisse chaque jour davantage, ce qui se produit aujourd'hui a pu se produire il y a quatre mille ans, au moment où les puits de bitume, dont ce terrain était rempli, s'embrasèrent au contact de la pluie de soufre et de feu que Dieu fit tomber du ciel sur les villes infâmes.

La conduite des premiers patriarches sémites.

35. *Objection.* — La sainte Écriture fait l'éloge d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Or ces patriarches sont loin d'être irréprochables. Dans deux circonstances, en Égypte d'abord, puis à Gérare, auprès du roi Abimélech, Abraham engagea Saraï, sa femme, à dire qu'elle était sa sœur. Isaac fit commettre un mensonge semblable à Rebecca, chez le même roi de Gérare. Jacob acheta à Ésaü son droit d'aînesse d'une manière peu honorable, et, de concert avec sa mère, trompa Isaac pour obtenir la bénédiction destinée à Ésaü.

Réponse. — La sainte Écriture ne loue pas tous les actes qu'elle rapporte. « Généralement, dit saint Augustin, l'Écriture n'approuve ni ne désapprouve; elle nous laisse le soin de critiquer et de juger, en consultant la justice et la loi de Dieu. » Par conséquent, l'éloge que font les historiens sacrés d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, n'implique point l'approbation de tous les faits de leur vie. Pour être saint, on n'est pas impeccable.

Dans les idiomes orientaux, *sœur* signifie parente en général. Saraï était la proche parente d'Abraham, et Rebecca d'Isaac. Leur langage était vrai dans les termes. Ils y eurent recours pour échapper à un grave péril. On ne peut, sans calomnier leur caractère, nier que la bonne foi les excuse.

Quant à Jacob, on peut également justifier sa conduite par la bonne foi, sinon en elle-même. On ne lui fera pas un crime, étant frère jumeau d'Ésaü, d'avoir cherché à le supplanter, non pour les biens terrestres provenant de l'héritage paternel, mais pour la bénédiction spirituelle dont sa mère le jugeait plus digne. Isaac, du reste, instruit de son mensonge, loin de révoquer sa bénédiction, la confirma, ne jugeant pas que ce mensonge fût une grave injustice.

dit.) — Cité par l'abbé GAINET, *la Bible sans la Bible*, t. I, III^e époque ch. I, art. VIII.

AUTEURS A CONSULTER

BOSSUET. — *Discours sur l'histoire universelle*, II^e partie, ch. I.

AUGUSTE NICOLAS. — *Études philosophiques sur le Christianisme*, I^{re} partie, liv. I^{er}.

L'abbé DE BROGLIE. — *Problèmes et Conclusions de l'histoire des religions*, ch. II et III.

L'abbé VIGOUROUX. — *Les Livres saints et la Critique rationaliste*, tome IV, liv. I^{er}. — *Le Manuel biblique*, tomes I^{er} et III. — *La Bible et les Découvertes modernes*, t. I^{er}.

JAUGEY. — *Dictionnaire apologetique de la foi catholique*. Articles : Péché originel; Homme: son origine; Ages de l'humanité; Patriarches; Déluge; Mer Morte; Proto-Évangile, etc.

FR. LENORMANT. — *Manuel d'Histoire ancienne des peuples d'Orient*, tome I^{er}, liv. I^{er}.

HETTINGER. — *Apologie du Christianisme*, tome III, ch. VII.

RÉSUMÉ

Existence de la révélation primitive. — 1^o Elle est attestée par la sainte Écriture. Nous lisons dans le livre de l'Écclésiaste que Dieu contracta avec nos premiers parents une alliance éternelle et leur apprit les préceptes de sa justice; et, dans la Genèse, que la voix de Dieu se fit entendre à Adam, à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob.

2^o Elle est confirmée par la tradition de tous les peuples. Chez les Grecs et les Romains, philosophes et poètes s'accordent tous à reconnaître que la religion n'a point été découverte par la raison, mais qu'elle s'est transmise par la tradition, et que, pour la trouver dans sa pureté, il faut remonter à l'origine du monde. Pareille observation est faite par les sages des autres pays, chez les Perses, les Babyloniens, les Bactriens, les Arabes, les Indiens, les Égyptiens, les Chinois.

3^o Elle est prouvée par la raison. En dehors de la Genèse, les monuments historiques les plus anciens révèlent, chez tous les peuples, des croyances qui, bien que mêlées déjà de graves erreurs, sont les mêmes au fond que celles renfermées dans la Genèse. Parmi ces croyances, les unes sont du ressort de la raison, les autres en dehors de son domaine. Celles-ci, évidemment, n'ont pu être connues que par une révélation divine. Pour les autres, prétendre, avec les évolutionnistes, qu'elles sont le produit d'une élaboration lente et progressive, qui a mis à s'accomplir on ne sait combien de siècles, c'est nier la Providence, qui aurait laissé sa créature raisonnable croupir dans la fange du fétichisme avant de devenir capable de connaître et de servir son Créateur. Et, à supposer que l'homme eût été abandonné à lui-même, il est fort douteux qu'il fût jamais parvenu à une croyance déterminée; car, sans la parole, sans l'enseignement, il lui est presque impossible de se faire une idée claire de Dieu et de ses devoirs.

L'enseignement de la révélation primitive. — On donne à cette révélation le nom de *loi de nature*, parce que : 1^o les dogmes et les préceptes révélés

qu'elle renferme sont, excepté la circoncision, nécessaires de leur nature à l'accomplissement de la destinée surnaturelle; 2° parce que le moyen de propagation de cette révélation était le magistère naturel des pères de famille et la tradition orale et domestique. — Sous ces deux rapports, elle diffère de la révélation mosaïque, qui contenait des préceptes propres au peuple juif et abrogeables, et dont le mode de conservation et de propagation était l'Écriture divine inspirée et le magistère lévitique divinement institué.

Les *dogmes* de la religion primitive sont, les uns *naturels*, les autres *surnaturels*. — Les *dogmes naturels* sont principalement : 1° l'existence d'un Dieu unique, Créateur et Providence; 2° l'existence de l'âme humaine, spirituelle, immortelle, libre, capable de bien et de mal; 3° l'institution du mariage. — Les *dogmes surnaturels* sont : 1° la destination de l'homme à une fin surnaturelle; 2° le don de la grâce, accompagné de divers dons préternaturels; 3° la perte de ces dons par le péché d'Adam, et la transmission de ce péché à tout le genre humain; 4° la promesse d'un Rédempteur. Quant aux dogmes de l'Incarnation et de la sainte Trinité, ils ne sont qu'insinués dans la Genèse.

Les *préceptes* de la religion primitive comprenaient, en dehors de la loi naturelle : 1° la défense à nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; 2° la défense, probablement jusqu'à une certaine époque, de violer l'unité et l'indissolubilité du mariage; 3° la défense faite à Noé et à ses enfants de manger la chair avec le sang.

Le *culte* de la religion primitive consistait, outre ce que la raison prescrit : 1° dans l'observation du sabbat; 2° dans le rite des sacrifices sanglants pour l'expiation du péché; 3° dans un rite extérieur pour effacer dans les enfants le péché originel.

Les *signes divins de la religion primitive*. — Les *signes extrinsèques* sont : 1° des apparitions miraculeuses de Dieu et des Anges aux patriarches, et les prodiges accomplis pour sauver Noé et sa famille; 2° les exemples extraordinaires de la justice divine, tels que : le déluge, la ruine de Sodome et de Gomorre, etc.; 3° diverses prophéties, par exemple celles qui sont relatives au déluge, à la possession de la terre de Chanaan par la postérité d'Abraham; 4° la sainteté éminente de plusieurs patriarches.

Les *signes intrinsèques* consistent dans la sublimité des dogmes, dans la pureté de la morale et dans la perfection du culte; caractères qu'on ne peut expliquer que par une révélation divine.

Difficultés soulevées contre la révélation primitive. — *La création d'Ève.* — *Obj.* Moïse, dans le récit de cette création, fait dire à Adam des choses qu'il ne pouvait connaître; ce récit n'est donc qu'un mythe philosophique, qui a pour but d'exprimer que la femme est de même espèce que l'homme. — *Rép.* Pour qui croit en Dieu et au surnaturel, ce récit n'a rien d'in vraisemblable. Celui qui a formé le premier homme de la poussière de la terre était assez puissant pour lui faire voir en extase ce qui se passait pendant le sommeil qu'il lui envoya, et, par un esprit prophétique, lui en faire comprendre la signification et le mystère, c'est-à-dire l'institution du mariage et la formation de l'Église.

Le paradis terrestre. — 1° *Obj.* La Genèse place le paradis terrestre en Asie; or ce n'est pas de l'Asie, mais de l'Afrique qu'est originaire notre première civilisation. — *Rép.* Cette assertion est démentie par les savants les plus autorisés, qui sont unanimes à faire de l'Asie le berceau du genre humain. — 2° *Obj.* L'idée des arbres mystérieux du paradis terrestre a été empruntée par les Juifs à la mythologie indienne. La preuve, ajoute-t-on, que ce n'est là qu'un

mythe, c'est la vertu surnaturelle attribuée à ces arbres. — *Rép.* Le souvenir de ces arbres mystérieux se retrouve dans toutes les traditions anciennes, qui confirment ainsi le récit de la Genèse et donnent à ce récit une valeur historique incontestable. Le texte sacré ne dit pas que ces arbres eussent une vertu surnaturelle; et on peut donner de ces mots : *arbre de la science du bien et du mal, arbre de vie*, une interprétation très satisfaisante. — 3° *Obj.* Les chérubins qui gardent l'entrée du paradis ne sont que des animaux chimériques, car on en trouve de semblables dans toutes les mythologies antiques. — *Rép.* Moïse ne s'étant pas expliqué sur ce qu'il faut entendre par ces chérubins, on est libre d'adopter l'une ou l'autre des opinions émises par les interprètes, mais non pas de nier la réalité du prodige. Les animaux symboliques que la mythologie nous représente comme chargés de garder des trésors, sont vraisemblablement un souvenir plus ou moins défiguré des gardiens du paradis.

La chute et le péché originel. — 1° *Obj.* Il n'est pas concevable que Dieu ait voulu éprouver la fidélité des premiers ancêtres du genre humain par une défense aussi futile que celle de manger du fruit d'un arbre. — *Rép.* Cette fidélité n'aurait pas été suffisamment mise à l'épreuve par l'observation d'un précepte de la loi naturelle, que nos premiers parents, grâce à l'empire que la raison exerçait encore sur les sens, n'auraient pas été tentés de transgresser. Il fallait un commandement positif, qui eût pour objet une chose indifférente en elle-même. En suivant ce commandement, on reconnaissait l'autorité souveraine de Dieu, dont le fruit défendu était le signe; en le violant, on commettait un péché très grave, puisqu'il renfermait toute la malice de l'orgueil. — 2° *Obj.* Le récit génésiaque de la chute est évidemment un mythe imaginé, soit pour expliquer l'origine du mal dans le monde, soit pour signifier que l'homme perd sa liberté quand il s'attache aux choses sensibles, ou que la science est le plus funeste des dons et la source de tous les maux par l'abus que l'homme en fait. — *Rép.* Ce qui donne un air fabuleux au récit de la chute, c'est l'intervention d'un serpent tentateur. Mais si l'on considère que Dieu et les Anges conversaient avec nos premiers parents sous une forme sensible, et que, Adam et Ève étant alors les seuls représentants de l'espèce humaine, les Anges devaient, dans leurs apparitions, prendre la figure des animaux, celle des reptiles ailés, par exemple, il n'est pas inconcevable que le démon soit entré, par la permission divine, dans le corps d'un serpent, d'autant plus que la forme de cet animal, à la fois attrayant et repoussant, image de la duplicité et de la tromperie, convenait bien pour servir d'instrument à l'esprit séducteur. Le récit de la Genèse est confirmé par la mythologie des peuples anciens, où l'on voit figurer le serpent comme le génie du mal. — 3° *Obj.* La doctrine chrétienne explique la chute par la concupiscence, et la concupiscence par la chute; il y a là un cercle vicieux. — *Rép.* La mauvaise volonté qui détermina Ève à croire aux mensonges du serpent précéda la concupiscence; la concupiscence, qui l'entraîna à désirer le fruit défendu, fut l'effet de la mauvaise volonté; il n'y a point là de cercle vicieux. — 4° *Obj.* Le dogme du péché originel blesse le sens moral en nous rendant responsables d'une faute que nous n'avons point personnellement commise. — *Rép.* Le péché originel n'est pas un péché personnel à la postérité d'Adam; il consiste dans la privation de la grâce sanctifiante et des dons préternaturels qu'Adam avait reçus de la munificence divine; les ayant perdus par son péché, il n'a pu les transmettre à sa descendance. C'est ici une application de la loi d'hérédité, suivant laquelle tout être vivant ne transmet à ses descendants que ce qu'il est et ce qu'il possède. — 5° *Obj.* Le dogme du péché originel fait de Dieu un être cruel et

injuste. Pourquoi créer le genre humain, s'il devait, dès son origine, tomber dans un état si misérable? Pourquoi punir de supplices éternels d'innombrables enfants qui n'ont d'autre crime que d'être involontairement nés d'un père coupable? — *Rép.* Ce n'est point un acte de cruauté, mais de bonté et de sagesse, de créer des êtres libres, soumis à l'épreuve et, par suite, sujets à faillir. Si Dieu tolère l'abus de la liberté, c'est en vue d'un très grand bien. Cette faute originelle, que Dieu a permise, a élevé l'humanité à un plus haut degré qu'elle n'avait été abaissée par le péché, en attirant sur la terre le Fils de Dieu fait homme pour sauver les hommes. Quant aux enfants morts sans avoir pu être régénérés, ils ne sont point punis, comme on le prétend, de supplices éternels; ils jouissent, selon toute probabilité, d'une béatitude naturelle.

L'état des hommes primitifs. — *Obj.* La Genèse, en nous présentant les premiers hommes comme des êtres civilisés, est en contradiction avec l'archéologie, qui, de l'étude des fossiles et des produits de l'industrie trouvés dans les couches géologiques, conclut légitimement que les hommes primitifs étaient des hommes barbares, grossiers, en tout pareils aux sauvages de l'île de Bornéo ou de la Terre de Feu. — *Rép.* L'état dans lequel vécurent Adam et Ève dans le paradis terrestre échappe évidemment à toutes les recherches archéologiques. Quant à celui qui suivit la chute, la Genèse n'est pas en désaccord avec l'archéologie: elle nous montre l'humanité condamnée à travailler une terre maudite et à inventer ses instruments de travail ainsi que ses moyens de défense contre les éléments et les animaux. Ce n'est que plusieurs siècles après Adam qu'on forge le bronze et le fer; on dut se contenter auparavant d'outils en pierre, en bois, en os. On voit là insinuée la division en divers âges des temps préhistoriques. — Que si on oppose au récit de la Genèse l'état misérable de l'homme primitif, étudié dans les régions occidentales de l'Europe, on doit remarquer que l'homme biblique habitait l'Asie, où, d'après le témoignage des savants les plus compétents, la civilisation a devancé celle des autres pays. On conçoit que les tribus qui émigrèrent de l'Asie, menèrent longtemps une vie misérable, dans les conditions où elles étaient jetées, et que les hommes de la race de Canstadt, de Cro-Magnon, furent, relativement aux Asiatiques, ce que sont les sauvages actuels relativement à nous. Ces sauvages, du reste, que les incrédules nous donnent comme les représentants de l'humanité primitive, sont, au contraire, des descendants de races civilisées.

L'existence historique des patriarches. — *Obj.* Tous les personnages de la Genèse ne sont que des mythes, des personnifications de phénomènes météorologiques, comme les dieux de la fable. — *Rép.* Cette assimilation des patriarches aux dieux de l'Olympe est une pure rêverie; on ne peut rien opposer de sérieux au récit de Moïse, confirmé sur plusieurs points par l'histoire profane.

La longévité des premiers hommes. — *Obj.* Il n'est pas vraisemblable que les patriarches antédiluviens aient vécu aussi longtemps que le rapporte la Genèse. — *Rép.* La longévité des premiers hommes est mentionnée dans toutes les traditions anciennes, et on ne peut démontrer physiologiquement qu'elle soit impossible.

Le déluge. — *Obj.* Tout ce que raconte Moïse au sujet du déluge contredit les lois de la physique et les données du sens commun, et doit être relégué parmi les mythes. — *Rép.* Cette objection suppose l'impossibilité du miracle et la fausseté historique de la Genèse. Or le miracle est possible, et Moïse est un historien digne de foi. Moïse d'ailleurs n'est pas le seul narrateur de ce grand événement; il n'est pas de fait dans les temps anciens qui ait en sa faveur un aussi grand nombre de témoignages. Ajoutons que la plupart des

difficultés qu'on soulève contre le déluge s'évanouissent en admettant que l'inondation n'a couvert que la partie de l'Asie habitée alors par les hommes.

La Tour de Babel. — *Obj.* La construction de cette tour, et surtout la confusion des langues, sont évidemment du domaine de la légende. — *Rép.* Le fait, tel que le raconte Moïse, est de tradition assyrienne, et il est rapporté par plusieurs anciens historiens.

La catastrophe de Sodome et l'origine de la mer Morte. — *Obj.* La Genèse suppose faussement que la mer Morte s'est formée à l'époque de la ruine de Sodome et des autres villes de la Pentapole. — *Rép.* La Genèse n'insinue rien de pareil. Son récit de la victoire de Chodorlahomor sur le roi de Sodome se concilie avec l'existence d'un lac antérieur à la catastrophe, et qui s'agrandit à l'époque de la ruine des villes coupables et s'est encore agrandi dans la suite.

La conduite des premiers patriarches sémites. — *Obj.* La sainte Écriture fait l'éloge d'Abraham et d'Isaac, qui se rendirent coupables de mensonge, et de Jacob, qui supplanta indécemment Ésaü dans son droit d'aînesse. — *Rép.* L'Écriture ne qualifie point les faits dont il s'agit; elle laisse aux lecteurs le soin de les juger; et d'ailleurs ces faits ne sont point aussi délictueux qu'on le suppose.

TABLEAU SYNOPTIQUE

LA RÉVÉLATION PRIMITIVE	Existence de la révélation primitive	Preuves	Par la sainte Écriture. Par la tradition des peuples. Par la raison.
		Caractère de la révélation primitive	Dogmes et préceptes nécessaires à l'accomplissement de la destinée surnaturelle. Magistère des pères de famille. Propagation de la religion par la tradition orale et domestique.
	Enseignement de la révélation primitive	Dogmes naturels	Un seul Dieu, Créateur et Providence. L'âme humaine, spirituelle, immortelle, libre. L'institution du mariage.
		Dogmes surnaturels	La fin surnaturelle. La grâce sanctifiante et les dons préternaturels. La chute d'Adam et le péché originel. La promesse d'un Rédempteur. Insinuation des dogmes de l'Incarnation et de la sainte Trinité.
	Préceptes	Positifs	Naturels : La loi morale dictée par la raison. Interdiction, dans le paradis terrestre, du fruit de la science du bien et du mal. Interdiction, avant le déluge, de la polygamie et du divorce. Interdiction, faite à Noé et à ses enfants, de manger la chair avec le sang.
			Culte